

Jean-Dominique Durand

Président de l'AJCF

La disparition des grands témoins

Notre temps est confronté à la disparition peu à peu, des témoins de l'inimaginable, de l'indicible, de la mise en œuvre de la Shoah, ceux qui ont connu les camps d'Auschwitz et de Haute-Silésie, ceux qui ont survécu à la faim, au froid, aux tortures, aux marches de la mort. Ceux qui ont perdu une partie ou toute leur famille. Ceux qui ont été arrêtés et déportés, enfants, adolescents ou jeunes adultes pour la seule raison d'être juifs. Ils atteignent aujourd'hui le grand âge. Ils nous quittent peu à peu.

Parmi eux, Benjamin Orenstein, était né en 1926 à Annopol en Pologne, dans la région de Lublin. Une petite ville typique de l'Europe centrale, où en 1921, 73% de la population était juive. Il y avait deux synagogues. La vie était rythmée par les fêtes du calendrier juif, par la musique Klezmer, on y parle le yiddish, une langue riche d'une littérature vivante, d'une presse active. Le 1^{er} septembre 1939, les troupes hitlériennes envahirent la Pologne. En mai 1945, plus rien n'existait cette culture juive: synagogues pillées et brûlées, livres détruits, femmes, hommes, enfants assassinés. A l'issue de la guerre, l'Europe s'est trouvée amputée d'une part considérable de sa culture, cette culture juive de l'Europe centrale et orientale. Comme le dit Élie Wiesel lors du procès de Klaus Barbie, le juif fut condamné à mort parce qu'il était né juif, parce qu'il portait en lui une mémoire juive. »

Toute sa famille disparut dans le néant. Lui-même passa dans six camps qui avaient en commun de fonctionner sur la base d'un sadisme systématique. En 1944, il arriva à Auschwitz-Birkenau. Il était Benjamin Orenstein. Il devint le matricule B4416. Il garda toute sa vie le souvenir de son arrivée : « C'était une vision d'apocalypse. Des gens tombaient, harcelés par les chiens bavant de fureur ; d'autres leur marchaient dessus, poussés par le flot de ceux qui descendaient des wagons. [...] Le souvenir d'un enchevêtrement de malheureux de tous âges, littéralement hallucinés, me reste comme une image atroce, imprimée à jamais dans ma mémoire. Nous étions arrivés à Auschwitz ou plutôt Birkenau, la porte de l'enfer. »

Installé à Lyon à partir de 1951, après être passé par Israël, Benjamin Orenstein fonda une famille. La vie l'a emporté sur la doctrine de mort du nazisme. C'est la dernière phrase de

son livre magnifique, *Ces mots pour sépulture* qui a donné lieu à une pièce de théâtre : « Notre plus grande vengeance, pour nous tous, les survivants, c'est d'avoir pu survivre justement. De nous être mariés et d'avoir assuré une descendance et une pérennité à ce peuple que les nazis avaient décidé de faire disparaître de la surface de la Terre. » Plus qu'une vengeance, c'est une belle victoire, celle de la vie, de la civilisation, du courage, de la détermination.

Comme beaucoup d'autres rescapés, il se fit témoin. Un témoin infatigable. Avec le procès de Klaus Barbie en 1987, et face à la montée du négationnisme, le témoignage devint pour lui un devoir sacré. 40 à 50 fois par an, il se rendit dans les écoles, les collèges, les lycées, à l'université. A Lyon, dans la Métropole, dans la région, jusqu'à Genève à l'ONU, à Paris, à Londres au lycée français. C'était un devoir, car comme le dit le philosophe Vladimir Jankélévitch, « les morts dépendent entièrement de notre fidélité » (*L'imprescriptible*, 1986).

Benjamin Orenstein est décédé le 10 février 2021. Tout comme les victimes de la Shoah demandaient à ceux qui pourraient survivre de porter témoignage, il nous laisse l'injonction de nous faire les témoins des témoins, et plus que jamais de nous battre contre l'antisémitisme. De nouveau notre pays, l'Europe et le monde affrontent des fléaux que l'on croyait révolus, le racisme, l'antisémitisme, le nationalisme, la haine de l'Autre et de toutes les altérités, des actes d'une barbarie inouïe. Ce 20 février, le pape François a rendu visite à Rome à Edith Bruck, d'origine hongroise, rescapée elle aussi d'Auschwitz, âgée de 90 ans. Comme Benjamin Orenstein, elle ne cesse de témoigner. Elle a fait part au pape de son inquiétude. L'antisémitisme dit-elle, « est un nuage noir au-dessus de l'Europe ».

Montrons-nous dignes de ces personnes d'exception en le rejetant avec détermination.

Lettre AJCF-Février 2021